

David Ruiz Martin

Extrait de

*Requiem des
ombres*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2022, Tournada Éditions

Prologue

La brume est dense, poisseuse. Si palpable que je parviens à la sentir au bout de mes doigts engourdis. Elle m'enveloppe de ses bras monstrueux. M'empêche tout mouvement. Me garrotte et me rend aveugle. Un mur de vapeur froide me maintient hors du temps. Masse imperceptible où il est vain de me débattre. J'éprouve de la peur. Ainsi que cette folie contagieuse, en embuscade. Elle se faufile comme une mélodie exaspérante qui fredonne encore et encore.

Une inhumanité annihile mes pensées et alourdit mes pieds. Ils traînent sous mes rotules endolories, ensanglantées par la chute et les coups. Mon bras gauche semble mort. Mes yeux me trahissent. La brume obscurcit toute vision. Je ne distingue rien, mais la douleur est vive.

Alors, la réalité me revient telle une gifle.

Ici, plus rien ne m'attend, sinon le vide.

Et ces cris, qui hantent mon esprit. Ces hurlements lointains, pourtant si proches.

Les *siens* et ceux... de *l'autre*...

Elle est là. Silencieuse. Oppressante. Elle épie l'enfant que je suis. Sa présence infâme me paralyse. La frayeur s'immisce et la brume se jette sur moi. Un sentiment d'horreur se profile, tel un serpent sur une dune de sable : cette sensation que quelque chose de cruel, de barbare, est survenu.

Le silence m'entoure et tout paraît soudain sans vie.

L'absence du moindre son me terrifie. La mort m'enlace. Son odeur d'abord, froide et inéluctable, puis cette certitude qu'*il* n'est plus.

Je suffoque.

Mon cœur saigne.

Mais les larmes ne viennent pas.
Alors les ténèbres m'envahissent.
Et la *brume* m'a à sa merci.
Comme avant.
Comme toujours.
Je me nomme Donovan Lorrence. J'ai 56 ans aujourd'hui. Mais je suis mort à 14.

Août 2015.

Neuchâtel était une petite ville suisse où il faisait bon vivre. Elle m'avait bercé durant mes plus jeunes années. J'y avais grandi, fait mes premiers pas, formulé mes premiers mots. Aussi, je m'y étais battu pour la première fois. Une bagarre qui s'était résumée à une tape sur ma clavicule et un coup de pied mal assuré infligé à mon assaillant, suivie d'une crise de larmes pour tous les deux...

... un combat à mort pour mes 5 ans.

Également, j'avais peloté les seins de cette fille plus âgée que moi et pas si bien roulée que ça au final, mais à laquelle je portais encore aujourd'hui un profond respect, même si avec le temps, son prénom avait fui ma mémoire. J'y avais fait mes premières expériences amoureuses puis sexuelles, et vécu mon premier chagrin d'amour en me jurant de ne plus jamais me frotter à l'une d'entre elles. J'avais travaillé pour la première pizzeria livrant à domicile, traversé la ville des milliers de fois au guidon d'un vieux Solex Micron sans pédales et bon pour la casse. Enfin, comme décor pour mon premier roman écrit bien des années plus tard, j'avais choisi Neuchâtel, en hommage à ma jeunesse, mais aussi pour qu'elle me porte bonheur dans mon début de carrière. Ce qu'elle avait fait, un temps. J'avais vu dans mes premiers succès un signe de chance. Un *réel* signe de chance et une preuve éphémère de l'existence de ma bonne étoile.

Car à cet âge-là, je croyais encore en elle... et pensais qu'elle me guiderait toujours.

Durant ma jeunesse, Neuchâtel m'avait pris sous son aile protectrice, éduqué à sa manière et guidé mon enfance. J'y avais acquis ses coutumes, côtoyé ses riverains et leurs habitudes, nourri quelques rêves et préparé mon avenir.

Grandir ici avait été une bénédiction. Du moins, les premières années.

Mais c'était il y a longtemps.

C'était bien avant *la brume*.

Aujourd'hui, à bientôt 57 ans, cette ville me rappelle un mauvais rêve. Ce qui m'en reste se résume à des souvenirs confus, égarés dans un flot de souffrance, de sensations opposées, entre colère et pardon, apaisement et moments de rage, recherche maladroite de réponses et besoin total d'abandon. Des visages inconnus m'affublant de questions intimes, comme un viol de l'âme, une profanation des souvenirs, en quête du moindre détail encore inconnu du public sur ce drame de 1973, afin de garnir leurs journaux d'articles infâmes.

Cette tragédie avait secoué toute la région. Les médias français s'étaient même déplacés en Suisse. Cette fiévreuse envie de comprendre, de démêler le vrai du faux, d'éclairer le plus petit élément morbide et de solliciter des interviews, m'avait filé la nausée et poussé dans les affres de la maladie, à tel point que j'avais fini par haïr la région qui m'avait vu naître.

Cette ville m'avait bercé durant mes plus jeunes années, mais elle m'avait au final planté une lame dans le dos, dévoré l'âme et saccagé l'adolescence. En à peine quelques semaines, j'étais devenu celui dont tout le monde parlait, les soirs au coin d'un bar sordide, au détour d'une ruelle inanimée, au fond d'un parking mal éclairé.

J'étais « celui qui avait survécu ». Celui que « la brume avait épargné ».

Aujourd'hui pourtant, peu de gens s'en souviennent. Par lâcheté ? Certainement. Il est parfois plus sage d'abandonner l'indicible dans les confins de sa mémoire et de se persuader que ce n'était peut-être qu'un mauvais rêve, après tout. Un cauchemar englouti dans les songes du passé. Un désagréable état de conscience à franchir avant le réveil.

Beaucoup avaient réagi ainsi. Proches, voisins et médias. Même mes parents. J'étais passé du mauvais côté de la carte postale, celle que l'on finit tous, un jour, par oublier.

Neuchâtel avait revêtu son manteau le plus sombre, montré un visage sévère, plus mature et plus impitoyable que jamais. C'était devenu pour moi un lieu à éviter, une destination à rayer à tout jamais de ma carte intime, un souvenir secret d'où il me fallait jeter la clé...

... pour ne pas perdre pied.

Pourtant, après trente-huit ans d'absence, c'était ici, au quatrième étage d'un meublé donnant sur les jardins du château, situé en plein cœur de la rue des Moulins, que je me réveillais.

2

J'avais toujours aimé cette rue. Je l'appréciais d'autant plus aujourd'hui. Je l'assimilais, un peu à ma façon, à une femme de mauvaise réputation. Allez savoir pourquoi. Une prostituée à qui l'on se confie, un soir où la bouteille est notre seule alliée, où nos hormones mâles nous poussent à la faute, nous font perdre le contrôle, avant d'être balayées par une lampe de rhum, la gorge nappée de son feu, perdu entre larmes et désespoir.

Cette rue ressemblait à ces femmes détruites, prisonnières du vice masculin et flanquées hors du système actuel. Celles que l'on évitait, que l'on ignorait souvent, que l'on craignait parfois, mais dont certains hommes ne pouvaient se passer. Tout comme ces femmes, la rue des Moulins traînait nombre de rumeurs, souvent folles, parfois macabres et rarement avérées. Des légendes murmurées aux jeunes oreilles y esquisaient des passages souterrains menant l'imprudent jusque sous les anciennes fondations du château, là où est édifiée l'actuelle tour des prisons, ou dans d'autres couloirs obscurs débouchant près du quartier de l'Evole et jusqu'aux berges du lac, proche du restaurant Les Bains des Dames.

Beaucoup critiquaient la rue des Moulins, mais tous avaient un jour foulé ses pavés à la recherche d'une boutique de thé, de la dernière tenue à la mode, de massages intimes ou de quelques grammes de coke.

Pourtant, je m'y sentais parfaitement à mon aise. Cette rue était comme moi, au final : effarouchante et incomprise.

Mon voyage en train depuis Paris s'était déroulé comme je le craignais. J'avais trouvé une place dans une rame presque vide et, une fois installé confortablement, voilà qu'un homme du nom de Jacques Portland avait pris place face à moi. Le type était bavard, du genre de ceux qui vous laissent en placer une dans l'unique but de rebondir sur la suite de leur monologue. Le bougre était attachant à me ressasser sans aucune pudeur ses déboires sentimentaux, mais j'avais vite compris qu'à force de s'apitoyer ainsi sur son sort, il allait me sortir par tous les pores de la peau.

Parce que je n'avais pas la tête à ça.

Parce que des choses plus intimes me rongeaient l'esprit.

C'est seulement au moment où j'avais tendu ma pièce d'identité au contrôleur du train et qu'il avait lu mon nom à haute voix, que Jacques avait pris conscience de la personne qui voyageait depuis des heures avec lui.

« Donovan Lorrence ? avait-il alors lâché. Le vrai ? L'écrivain ?

– En chair et en os, lui avais-je répondu, m'efforçant de rester courtois.

– Oh ! Si c'est pas une foutue coïncidence ça ! J'ai lu presque tous vos romans et... »

... Et c'est là qu'il m'avait débité ses salades.

Les mêmes soupes imbuables que l'on me servait à longueur de journée, au cours de mes nombreuses séances de dédicace organisées par mon éditeur. Les « j'ai adoré comment se termine *Mes derniers jours à Flemington* » et les « Andrew Harrison est sûrement votre personnage le plus profond et le plus... cruel ! ». Mais surtout, il y avait cette question, cette bon Dieu de question que chaque journaliste gardait jalousement dans un coin de sa tête, celle qui hantait mes interviews et ceux de milliers d'autres écrivains : « Mais d'où vous vient donc toute cette... imagination ? »

Cette phrase était peut-être une des principales raisons qui me poussaient à rester le plus possible dans l'ombre des médias.

Après une rapide griffe sur son bouquin actuel (qui n'était pas, à mon grand désespoir, l'un des miens), Jacques m'avait laissé à mes pensées, mais seulement après lui avoir avoué plancher sur une possible suite de *Retour à Flemington*, ce qui était évidemment faux.

Mon regard égaré au travers de la fenêtre, j'avais pris le temps d'observer toute sorte de tableaux : des plaines immenses aux nuances vertes virant parfois au brun, des forêts denses à perte de vue ainsi que d'énormes montagnes dans lesquelles le TGV s'en-gouffrait comme dans la gueule d'un géant. Durant

ces passages, mon reflet avait trahi mes doutes. Les parois avaient défilé sous mes yeux avec autant de saccades que les milliers de souvenirs qui m'étaient revenus alors. Des souvenirs de gosse. Des doutes, des pleurs, une infinité de crasses et autant de fous rires. Des sentiments banals qui, avec le temps, m'avaient paru flous et semblé provenir d'une autre vie.

Mais il y en avait eu d'autres, aussi. Des pensées plus sombres, inconcevables à cet âge. Des sentiments d'injustice, d'incompréhension, de colère contenue et de haine profonde, qu'étant même, on ne devrait jamais avoir à vivre.

3

Je sais que tu crèches ici. Alors, appelle-moi dès que tu auras trouvé ce message !

Ces mots avaient été griffonnés à la hâte sur un morceau de papier déposé sous ma porte durant mon absence ; il y avait également un numéro de portable. Je venais tout juste de m'installer ici que déjà on me sollicitait. Mais ce message comportait une bonne nouvelle : il était signé « Aaron », et ce nom symbolisait une lumière au bout de ma nuit.

Aaron Rappaz était mon ami, un ami à plein temps, un confident précieux et le seul avec qui j'avais réellement envie, ici, de partager mon temps libre. Nous devions nous voir cette fin d'après-midi et il avait insisté pour passer me chercher.

D'ici une petite heure, me dis-je en jetant un œil à ma montre. Parfait. Juste le temps de passer sous la douche et de ranger mes affaires.

J'avais encore le torse nu et humide lorsqu'on sonna à la porte. Aaron était en avance et de mémoire, cela ne lui ressemblait pas. Rarement clean, il était plutôt du genre à oublier un rendez-vous prévu la veille. Mais c'était il y a longtemps, et les années l'avaient certainement aidé à guérir.

J'ouvris la porte, mais c'était une autre personne qui se tenait devant moi. Un vieil homme.

« Monsieur Lorrence ? » me dit l'inconnu sans autre présentation.

Il semblait hors d'haleine et marqué par l'effort. Ses pommettes, ses oreilles et le bout de son nez étaient rouges. Les quatre étages devaient y être pour beaucoup.

« C'est pour quoi ? »

– On m'a dit qu'un certain Donovan Lorrence vivait ici. Je me trompe ? »

Encore un journaliste ! Je croyais pourtant avoir demandé à Aaron, le seul au courant de ma venue, de ne rien divulguer afin de me laisser du temps avant de rameuter tous les pigistes en mal de chair fraîche.

« Je ne sais pas comment vous avez eu mon adresse, mais si c'est pour solliciter une interview, sachez que...

– Je ne suis pas un journaliste », me coupa-t-il.

L'homme portait des lunettes de correction à verres teintés. J'essayai de voir ses yeux mais ne discernai que mon reflet.

« Alors je peux savoir qui vous êtes ? »

– Oh, on s'est rencontrés il y a très longtemps. Mais je suis heureux de constater que tu ne t'en souviens pas.

– Que voulez-vous dire ?

– Ça prouve que tu as su passer à autre chose.

– Qui êtes-vous ? répétai-je. J'aime savoir à qui je m'adresse ! »

L'autre fourragea dans ses poches et me tendit une carte de visite. Seul son nom y était inscrit.

« “Carl Estampe”... Ça ne m’avance pas plus.

– Je me doutais bien que tu ne me reconnaîtrais pas. Tu n’étais qu’un gosse. Et à cet âge, on oublie vite les choses. Mais je te comprends. On te comprend tous, ici.

– Je n’ai pas le temps de jouer aux devinettes, là ! dis-je sèchement. Abrégez ! »

Carl se braqua. Recula même d’un pas, comme si je m’apprêtais à le frapper. Mais derrière cette apparence de vétéran de guerre assommé par l’âge, je distinguais une détermination sans faille. Il se racla la gorge et me fixa.

« Drôle de façon de remercier le flic qui t’a retrouvé, Donovan.

– Comment ?

– J’étais là, le jour... *du drame*. Je suis arrivé le premier sur les lieux et... je t’ai trouvé. »

La brume... siffla soudain une voix dans ma tête. Je suffoque... mon cœur saigne... mais les larmes ne viennent pas...

Des souvenirs s’éveillèrent. Par bribes, par trouées saillantes dans mon esprit et dans mon âme meurtrie. Comme une vague déferlant en moi. Avec cette impression de me noyer.

J’étais conscient qu’en posant le pied à Neuchâtel, le passé referait rapidement surface. Mais pour l’amour de Dieu, pas aussi vite !

« Et vous vous attendez à quoi ? Des remerciements ? » lui dis-je, tentant de dissimuler mon trouble.

Avec son air faussement affecté, il n’était pas le bienvenu et il le savait.

Carl parut soudain bizarre. Doutait-il tout à coup du motif de sa présence ?

Je l’observai triturer sa bague, une alliance sans doute. Sur la paume de ses mains, la peau paraissait usée et aussi fine qu’une feuille de papier.

« Tu sais, reprit-il avec un petit sourire grave, je n'ignore pas la principale raison de ton retour.

– Qu'est-ce que vous sous-entendez ?

– Que tu n'es pas venu ici pour promouvoir ton dernier bouquin. Et pas plus pour la maison de tes parents... »

Le vieil homme marqua une pause. Un de ces temps d'arrêt qui mettent mal à l'aise et nous laissent suspendus à un fil invisible, certain qu'il ne tiendra pas longtemps avant de céder.

« ... mais j'espère me tromper, cher Donovan. »

J'avais envie de me coincer les doigts dans une porte pour pousser mon esprit ailleurs.

« En clair, vous débarquez chez moi sans prévenir pour vous assurer que je ne vais pas... déborder ? C'est ça ?

– Tu sais, beaucoup de monde a souffert de cette histoire.

– Et moi donc ! »

Carl m'observa longuement. Il avait les traits tirés derrière ses lunettes mais s'efforçait, malgré le climat électrique, d'avoir l'air de plaisanter. Une envie irrépressible de le savater hors de chez moi joua des coudes dans ma tête et je crus bien, un instant, qu'il en fut lui aussi conscient.

« Écoute, dit-il enfin, ne remue pas ce qui n'en vaut plus la peine.

– Ce qui n'en vaut... “plus la peine” ? »

C'en fut trop. Dans un excès de fièvre, je le saisis par le col et le repoussai brutalement, à tel point qu'il se retrouva au sol sans même avoir eu le temps de se rattraper. Il était plus âgé que moi d'au moins quinze ans, mais je ne ressentis aucun remords à le mettre ainsi à terre.

Le vieil homme se releva sans riposter et ramassa ses lunettes tandis que je le toisais, habité d'une furieuse envie d'en découdre.

« Je comprends ce que tu ressens, Donovan. Je sais ce que tu dissimules.

– Vous ignorez tout de moi !

– Oh non, je connais ça. Les différentes phases du deuil. Les mêmes que l'on traverse tous en perdant un être cher. Les premières semaines, on se refuse à y croire. Puis on en veut au monde entier. Viennent ensuite le chagrin et sa grande sœur : la dépression. Certains y demeurent enchaînés toute leur vie. Mais d'autres finissent par accepter cet état de fait, le cycle de ce qui est normal, en un sens, dans une existence.

– Et que voyez-vous en moi ?

– Que tu es son prisonnier depuis bien trop d'années... »

On dit souvent que l'être humain s'adapte à tous les changements, quels qu'ils soient. J'ai appris à mes dépens que la réalité est parfois bien différente. On s'accroche à ce que l'on peut, à ce qu'il nous reste, pour ne pas perdre pied. On se dit que le temps pansera les plaies immondes, même si l'on sait qu'au fond, une fois seul et égaré dans la pénombre, plus rien ne sera jamais pareil. Alors, parfois, certains chutent.

Carl avait raison sur ce point. J'étais otage de mon enfance et de mes pensées sombres, séquestré dans ma propre carcasse, celle qui se délitait sous l'effet du chagrin.

« Peut-être que vous avez raison, lui dis-je. Mais ça ne vous regarde pas !

– Écoute, Donovan, je ne suis pas venu ici pour te harceler. Seulement te prévenir.

– Et de quoi ? Qu'ai-je bien fait pour que l'on m'en veuille déjà au point d'envoyer un vautour chez moi ?

– Personne ne m'envoie. Je suis ici pour que tu comprennes certaines choses. Avec le temps, les gens ont fini par mettre cette histoire dans un coin de leur tête. Chacun est retourné à sa vie et seuls les plus âgés s'en souviennent vaguement. Ils s'en servent comme d'un conte, d'une légende urbaine racontée au coin du

feu pour effrayer les gosses. Tu sais... l'année de *la grande brume*, la disparition. Tout ça n'est qu'une hypothèse de nos jours. Rien de plus. Un souvenir confus dans l'esprit des gens. En parler maintenant serait imprudent. C'est bien trop tard, tu ne crois pas ?

– Ça s'est pourtant bien produit ! Tout est réel ! »

Carl me regarda comme on aurait regardé un révolutionnaire français emmené place de la Bastille pour y être guillotiné. À ses yeux, j'étais sur le point de me jeter dans la gueule du loup.

« Tu n'as pas peur des coups qui risquent de s'abattre ?

– Je n'ai jamais eu peur des coups. Quand on évite un combat, il finit toujours par vous rattraper, mais par derrière, en lâche !

– Alors, je ne peux rien pour toi, Donovan. »

J'eus l'impression qu'il venait de prononcer un *casus belli*, une occasion absolue à déclencher les hostilités. Mais à mon âge, je n'étais plus du genre à flancher.

« Si vous n'avez rien à ajouter, je vais vous demander de partir. Merci d'avoir pris le temps de venir me parler. Ça n'a pas été très utile, mais ça a au moins eu le mérite d'éclaircir deux ou trois points.

– Comme tu voudras. »

Carl Estampe me tourna le dos et descendit les marches sans un au revoir. Je demeurai dans l'embrasure de la porte jusqu'à ce que le son de ses pas ne me parvienne plus.

Le comité d'accueil est bien froid cette année, pensai-je, le visage serré, tout en finissant de m'habiller.

4

Aaron Rappaz avait mon âge. C'était un type droit, malgré le fait qu'il était parfois affecté d'un dysfonctionnement cérébral dû à son passé. Les séquelles

d'une jeunesse en chute libre, la somme de mauvaises rencontres à des moments clés de la vie, un môme poussé dans les griffes d'une adolescence sans repères et sans une main à laquelle se raccrocher.

Nous nous étions vite entendus. Il était jeune reporter et couvrait quelques affaires sportives de la région, tandis que je planchais timidement sur l'ébauche de mon premier roman. Comme deux vieux cabots égarés, nous nous étions tournés autour, reniflés un moment puis avons fini par nous apprécier. Nous étions de la même école. Pas de celle des bas quartiers, non, plutôt celle qui gît un étage en dessous encore, dans l'ombre et la solitude. Celle de l'exil et de la débrouille, celle des gosses soumis à un père tyrannique, l'école de la vie par la douleur, le sang et les coups, celle qui fait mal, qui nous réveille la nuit en sueur, le cœur aux abois et les yeux exorbités, celle où l'on doit montrer les crocs dès le réveil et le soir venu, tomber les armes et pleurer comme les enfants que nous étions, pour enfin s'abandonner, épuisés, à une nouvelle nuit agitée.

J'avais 19 ans lorsque nous nous sommes connus. Je l'appréciais d'autant plus qu'il me rappelait moi, affublé de problèmes différents mais traversant des nuits aussi blanches qu'identiques. Nous étions tous les deux détruits par la vie et avons gardé ce point en commun : l'amitié dans la douleur.

Aaron se pointa quinze minutes à peine après le départ de Carl Estampe. Mon ami n'avait pas changé, mis à part l'empreinte de ces douze années qui avaient écorché son visage depuis notre dernière rencontre.

« Heureux de te voir à nouveau traîner par ici ! » me dit-il en me saisissant les épaules.

Je l'imitai.

« Pareil pour moi, Aaron. »

Souvent, notre meilleur ami nous complète. Il détient les qualités de nos défauts, remédie à ce qu'il nous

manque et nous remplit d'optimisme lorsque l'on se retrouve au fond du bac. Nous avons tous besoin d'un type comme ça, nous avons tous besoin d'entendre ces discours positifs et d'apprécier ces gestes amicaux aux bons moments. Aaron était ce gars-là, c'était le mien, et j'étais également le sien.

Je l'accompagnai dans un café près de chez moi, dans une ruelle faisant face à un snack-bar turc avec le souhait de ne pas être reconnu. De mémoire, cet endroit attirait un nombre important d'étudiantes canadiennes. Elles s'y retrouvaient souvent autour d'une pinte de bière pour partager un moment, échanger quelques mots et parfois flirter avec la jeunesse neuchâteloise. À distinguer les accents qui nous entouraient aujourd'hui, je fus surpris de constater que c'était toujours le cas.

« Les joies de la célébrité ! me lança Aaron quand il me vit soulagé de ne pas avoir été reconnu.

– Tu n'imagines pas les inconvénients liés au fait d'être médiatisé.

– C'est toujours mieux que le contraire, je t'assure. Il n'y a rien de pire dans la vie que de passer inaperçu, crois-moi. Combien de temps ça fait ?

– Douze ans. Depuis ton dernier passage à Paris.

– Le temps file aussi vite que les femmes !

– Tu aurais au moins pu repasser me voir, depuis.

– Je te signale que la distance est la même dans les deux sens ! » dit-il avant de partir dans un franc éclat de rire.

C'était une situation étrange. Nous avons toujours gardé contact, prenant fréquemment des nouvelles l'un de l'autre, mais plus d'une décennie nous séparait de notre dernière rencontre et voilà que nous conversions comme si nous nous étions quittés la veille. La preuve de l'amitié noble et profonde qui nous unissait était flagrante.

« Tu n'as pas croisé quelqu'un en montant chez moi ? Un type, dans les 70 ans, l'air contrarié ?

– Négatif. Personne de ce genre. Pourquoi ?

– Il est passé juste avant toi. Ce vieux con plein d'amertume semblait savoir des choses. »

La serveuse nous apporta notre mug de café fumant et je m'y accrochai instinctivement. Cette fin de mois d'août me semblait déjà hivernale.

« Tu es venu régler tout ça, hein ? Je veux dire, les affaires de tes parents et... le reste.

– En quelque sorte. »

J'hésitai un instant.

« J'ignore par où commencer, Aaron. Mais j'ai besoin de comprendre certaines choses.

– Lesquelles ?

– J'aimerais savoir pourquoi ils ont stoppé les recherches. Pourquoi il n'y a jamais eu de battue à grande échelle. Qui était en charge du dossier et qui a permis de le clore sans insister davantage.

– Et décapiter quelques têtes... ?

– Et décapiter quelques têtes, répétais-je d'un air entendu. Si je parviens à trouver les responsables, je ne me gênerai pas. Je suis resté trop longtemps la tête plantée dans le sable. Quelque chose a toujours cloché dans cette affaire. C'est une impression générale, c'est tout. C'est mon instinct. »

Aaron but une longue gorgée de café et, d'un air sombre, fixa un point invisible à l'extérieur.

« Tu penses toujours à lui ?

– Comment faire autrement ? Il n'avait que 12 ans.

– Tu sais que beaucoup de gens te respectent ici, pour ton travail, pour tout ce que tu fais à Paris.

– Je ne demande rien.

– Je veux dire... quand ils sauront que tu es là, les médias, les curieux, tout le monde voudra te voir. Tu ne pourras pas passer longtemps inaperçu. Tu es une star, ici !

– Je ne suis qu’un type qui écrit des histoires. Je ne crée rien de concret, seulement de l’imaginaire. Je ne changerai pas le monde avec ça. Ces éloges sont excessifs.

– Ne fais pas le type qui joue au faux modeste, Dono. Tu fais bien plus pour les gens que la majorité de...

– Tu veux savoir un truc ? le coupai-je. Un scoop ! Rien que pour toi.

– Dis toujours.

– Syndrome de la page blanche ! lui dis-je en me désignant des pouces.

– T’es sérieux ? »

Aaron émit un sifflement impressionné.

« Je vois déjà les gros titres : “Donovan Lorrence, à quand la sortie du tunnel ?”

– Fous-toi de moi, dis-je en lui lançant un sucre. Ça fait plus d’une année que je n’ai pas pondu une phrase qui tienne la route. Je n’arrive plus à trouver quoi raconter, aucune histoire ne me parle. Chaque mot qui sort de mon clavier me semble sans saveur. La merde que j’écris n’a même plus de goût !

– Tu déconnes !

– Aaron, j’ai perdu le sens de l’écriture... »

Je lui expliquai que pour le moment, les médias l’ignoraient. Et mon éditrice, lorsqu’elle ne me talonnait pas comme une bête enragée pour que je lui transmette ne serait-ce qu’une ébauche de manuscrit, faisait des pieds et des mains pour étouffer l’information.

« C’est moche. Et ça dure depuis longtemps ?

– Depuis la mort de mon père. »

Aaron n’eut pas besoin d’en savoir plus. Il était au courant de ma *relation* avec lui, si l’on pouvait la nommer comme telle. Mon ami se perdit un instant dans la contemplation du fond de sa tasse, comme s’il allait y dénicher une quelconque solution à ma détresse

littéraire. Au bout d'une longue minute, il me fixa avec intensité.

« Tu as toujours ce don ? » me demanda-t-il avec un début de sourire, le regard brillant.

« Ce n'est pas un don, Aaron, et tu le sais.

– Et comment que c'en est un ! C'est ce qui te fait vivre depuis plus de trente ans ! Ce qui fait vibrer tes lecteurs et qu'ils te restent fidèles ! Le sel de tes romans ! Si ce n'est pas un don, alors ma sœur s'appelle Oprah Winfrey !

– Faculté de perception, Aaron, et je te rappelle que tu es enfant unique. On a tous ça en nous. Il suffit de prendre le temps d'observer.

– Alors je te demande un truc ! Observe-moi et dis-moi ce que tu vois ! Là, comme ça ! Comme au bon vieux temps ! Sans gants et sans aucun scrupule ! Comme si tu avais devant toi un parfait inconnu !

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. »

Aaron appuya sa demande avec de nouveaux arguments et devant son insistance, j'acquiesçai.

« Comme tu voudras, mais je ne mettrai aucun filtre.

– Je n'en demande pas moins ! »

Je fis mine de l'observer un instant. Mais c'était purement folklorique, car j'avais déjà vu en lui tout ce qu'il me fallait.

« Tu te nourris mal, Aaron, commençai-je. Tu es encore plus maigre que dans mes souvenirs. Les seuls restos où tu daignes entrer servent de la merde congelée, du mauvais café et passent en boucle du John Hammond, du T-Bone Walker ou encore du Buddy Guy. Sais-tu au moins ce qu'est le blues ?

– Évidemment ! C'est une musique afro-américaine des années...

– Ce sont surtout des ballades déprimantes remplies de tristesse où le chanteur raconte ses déboires sentimentaux, Aaron. Ça ramène le chagrin des amours perdus. C'est ça, le blues. C'est uniquement fait pour

nous consoler de la vie de merde qu'on a ! Alors, fais-moi plaisir, arrête ça !

– Très bien, je...

– Pour continuer, je dirais que tes vêtements sont élégants mais démodés. Tu tentes de suivre des modes dont tu ignores les codes et ton look en pâtit, il est tout juste bon à faire pleurer les ménagères adeptes des shows de ce foutu Jimmy Fallon. Les traces sur ta peau dorée trahissent des séances de bronzage abusives et ridicules au vu du climat ici, et ton regard toujours aussi approximatif me prouve que tu n'as absolument rien stoppé.

– On peut rien te cacher ! » dit Aaron avec un air propre à lui, entre fierté mal assumée et embarras profond.

« Je rajouterais aussi que le manque d'exercice a rendu ton visage flasque et que la saleté sous tes ongles est le reflet parfait de ton quotidien : celui d'un type échoué sur les rives de la cinquantaine avec pour seule compagnie une bouteille de mauvais gin et quelques démons du passé. Pour faire court, tu es conscient de tes problèmes mais tu t'en tapes. Et j'ai comme un sentiment de gâchis quand je te regarde. »

Je me penchai en avant et lui saisis les épaules, le sourire en coin.

« Tu es un raté, Aaron. Mais un raté heureux. »

Mon ami se mit à rire comme un tracteur qui peine à démarrer : par de petites secousses involontaires.

« On dit que le meilleur miroir que tu peux trouver est ton plus vieil ami ! lança-t-il tout en se massant les côtes. J'ai bien cru que tu allais me faire mourir !

– Je l'ai cru aussi.

– C'était presque aussi percutant que ton personnage fétiche, comment il se nomme déjà ?

– Andrew Harrison, répondis-je. N'oublie pas que c'est moi qui l'ai créé. »

Aaron admit que j'avais frappé juste. Ses anciens vices lui étaient toujours fidèles, même si aujourd'hui, il les acceptait et avait appris à vivre avec. Il vivotait en pondant quelques articles pour des revues indépendantes, en free-lance, mais c'était un travail mal assuré au revenu instable qui l'empêchait d'entrevoir un avenir financièrement serein, car des semaines se succédaient parfois sans le moindre coup de fil, amenant avec elles des périodes de disette.

« Tu sais, ce n'est pas la joie, ici. Les médias numériques grignotent le marché. Du coup, mes articles se vendent moins cher. Les jeunes ne lisent plus les journaux, que veux-tu, ils préfèrent passer leur vie sur les réseaux sociaux, là où l'information circule bien trop vite. La presse normale est à la traîne et mon métier est peut-être voué à disparaître.

– Tu sais que je peux te conseiller à mon editrice. J'ai lu ce que tu fais. Tu as une belle plume. Et les angles que tu donnes à tes articles sont souvent bien sentis.

– Négatif, Donovan. Je ne suis pas un marathonien comme toi, mais plutôt un sprinter. Je serais incapable de plancher des mois entiers sur le même texte dans l'espoir de pondre un roman digne des tiens. »

Il posa sa tasse et se força à sourire.

« Parle-moi un peu de toi. Par où comptes-tu commencer ? »

Son regard témoignait d'une insupportable bienveillance. Il était ainsi. Même séparés par la distance, Aaron s'était toujours soucié de moi, de mes doutes et de mon équilibre moral. Cette attention me mit mal à l'aise. Des années avaient passé sans que je m'intéresse réellement à lui. Aaron, par contre, avait toujours été là.

« Je crois... que la première chose à faire est de passer chez mes parents. Ça activera peut-être un interrupteur dans ma mémoire. »

La phrase résonna de manière étrange, et je pris conscience d'être à présent l'unique propriétaire de la maison que j'avais fuie alors. J'allais me retrouver à devoir décider quoi faire de cet héritage dont je ne voulais rien.

« Tu n'as plus aucun souvenir ?

– Si, bien sûr, mais ce ne sont que des bribes. Des images qui me viennent parfois. Et quelques... sons. »

C'était plutôt des hurlements. Des appels de détresse. Des lamentations. La certitude qu'on allait lui ôter la vie se transcrivait dans ses cris. Ils me hantaient depuis toujours. Mais je préférerai ne rien lui dire.

Nous discutâmes encore un moment, résumant nos douze années passées tout en évitant de tomber dans l'apitoiement.

La pudeur masculine et ses travers, que voulez-vous.

Aaron était à présent dans la confidence de mes troubles littéraires, mais j'avais consciencieusement évité de lui parler du reste. De comment, chaque nuit, je me réveillais en sueur, en proie à des cauchemars et aux remords qui me rongeaient. De l'alcool aussi, quel qu'il soit, qu'il me fallait avaler chaque matin, verre après verre, comme un rituel macabre, afin d'atténuer mes tremblements. Un reste de fierté m'empêchait de partager ce fardeau. Le bougre semblait à présent mieux gérer ses démons, contrairement à moi. Et je l'admirais pour cela.

Au moment de partir, Aaron se tourna vers moi.

« Si je peux t'être utile, n'hésite pas.

– Merci, dis-je simplement.

– Une dernière chose : tu sais ce que dit un bon coach à son boxeur avant un match important ?

– Quoi donc ?

– Ne baisse jamais ta garde. Jamais. »

Puis il me sourit.

Sous mes pas, le vide. Tentation étrange. Il m'attire à lui. Mon regard peine à se focaliser sur son objectif : l'autre extrémité. Celle que je ne parviendrai pas à atteindre.

Car il est là, face à moi.

Virgile me tend les bras et me sourit.

Je suis un funambule. Sans barre pour m'équilibrer. Sans personne pour me guider. L'arrivée est trop loin. Toujours. Et mon point de chute trop proche.

À chaque pas, la distance s'allonge, me condamnant à errer sur ce fil tendu. Le vent se lève. Il est froid. Viscéral. Il m'arrache à ce fragile équilibre et, en traître, me pousse à la chute. Le vide m'accueille comme il l'a toujours fait : muni de sa gueule immonde. Ses crocs se referment sur mon âme, la déchiquettent et la réduisent à néant.

Seul le remords existe. Il taraude mes souvenirs. Souffrance infinie qui persiste. C'en est presque exaltant de se laisser mourir.

Alors les ténèbres m'envahissent.

Et la *brume* m'a à sa merci.

Comme avant.

Comme toujours.

Virgile... Virgile...

Dans la mort, je m'entends l'implorer.

Mais Virgile ne me répond pas.

L'aube émergea péniblement des ténèbres.

Je décelai dans l'obscurité les contours flous de mon corps suant dans ce lit trop étroit. L'image semblait celle d'un cadavre. J'étais maigre. J'avais perdu beaucoup de poids ces derniers mois.

Je me levai, comateux, les membres tremblants, puis me dirigeai en direction de la cuisine où une bouteille de vin rouge de la veille, à peine entamée, y côtoyait deux autres, vides celles-ci. J'avalai deux verres d'une traite, sans ménagement pour mon estomac, qui ne broncha même pas. Le vin était fort, excessivement chaud, et aigre. L'air nocturne l'avait fait tourner. Qu'importe, mon organisme l'accueillit comme le plus raffiné des bordeaux et en quelques minutes, les tremblements de mes mains s'estompèrent.

Direction l'armoire à pharmacie, où tout un tas de cachets, aussi dangereux qu'inutiles, patientaient. Ils m'avaient été prescrits par mon médecin devenu ami au fil des ans. Un drôle d'ami au final, un dealer certifié blouse blanche, aux diplômes officiels parfaitement alignés aux murs, comme autant de passe-droits nécessaires afin de me fournir en substituts divers et aussi apaisants qu'une bombe à retardement.

Je le contactais lorsque je me trouvais dans le creux de la vague, lorsque ma tête me suppliait de bâillonner les souvenirs qui frappaient à ma porte.

Mon corps et mon âme n'ont jamais vraiment récupéré des privations que je leur ai infligées durant l'adolescence.

J'errai un moment torse nu dans le salon, faisant les cent pas sous la lumière naissante du jour. Elle pénétrait la pièce tel un spectre dont la vue par-delà la fenêtre me renvoyait sur les murailles du château, le sommet de la collégiale et ses pics dressés sur le toit. Ils pointaient vers la lune et semblaient comme vouloir percer le ciel. L'image était saisissante : semblable à celle d'un colosse, un gardien de pierre surplombant la vieille ville.

Je m'habillai sans hâte mais avec appréhension. Ce jour tant redouté était arrivé. Quatorze longs mois. Plus de quatre cents jours durant lesquels je m'étais

borné à repousser l'échéance, en proie au doute, à ce sentiment de culpabilité, et dont les ressentiments me faisaient buter sur cette éternelle page blanche.

Le décès de mon père avait constitué une sorte de double mauvaise nouvelle. Bien que dans mon cœur, sa place de père ne lui fût plus attribuée, sa mort bousculait beaucoup de choses. Mon nouveau statut d'orphelin (je trouvais ce terme assez fidèle, même pour mon âge avancé) me renvoyait à un devoir. Une tâche implantée sournoisement dans mon esprit à l'instant où lui, poussait son dernier souffle : le retour à mes racines, fardeau dont je me serais bien passé.

J'allais devoir pénétrer l'antre de mes peurs, là où les cauchemars s'étaient mêlés à ma réalité.

Aujourd'hui, je ne voulais plus reculer. Mes idées noires avaient pollué ma vie durant bien trop longtemps. L'heure était venue de me délivrer de cette gangue de néant qui m'asphyxiais, comme une main de géant serrée sur mes os et dans laquelle j'étouffais.

À la mort de ma mère, j'avais coupé toute relation avec mon père. Lui encore en vie, il m'était impensable de remettre les pieds ici. Aujourd'hui pourtant, la maison qui m'avait fait goûter au sang et aux coups, et que j'avais fini par haïr, me convoquait. Elle abritait certainement des choses dont je n'avais plus conscience. Des souvenirs prisonniers de ces murs dont j'étais à présent l'unique héritier. Des instants de vie, scellés au plus profond de moi depuis l'adolescence. Sans doute par crainte de la vérité, mais traînant avec lui le remords, celui qui me rongait les chairs depuis tant d'années et qui aujourd'hui me ramenait ici, à Neuchâtel.

Afin d'éponger ma dette envers Virgile.

Pour trouver, en quelque sorte, une planche de salut...

... et tenter d'exorciser mes démons.

À peine arrivé, je m'étais dégoté un scooter en bon état pour un prix dérisoire afin de me déplacer incongnito. La maison familiale se trouvait près du jardin botanique, dans les hauteurs de la ville.

Près de la forêt.

Proche du néant.

Durant le trajet, une boule au ventre m'incommoda, comme une plaque de plomb déposée sous mon thorax, qui s'intensifia lorsque je dépassai la chapelle de l'Ermitage, puis m'engageai dans le chemin du Pertuis-du-Sault.

En apercevant au loin la bâtisse, je fus pris d'un sentiment étrange. Ce lieu appartenait à un passé sombre de mon enfance, mais à sa vue, j'éprouvais une certaine forme de nostalgie. Je me retrouvais soudain face à tout ce que j'avais raté ; cette douce période d'insouciance à laquelle je n'avais pas eu droit.

Je garai mon scooter au pied de l'escalier et observai les alentours. Aucun bruit ne me parvint, et ce silence me terrifia. Comme si le tabou instauré par mon père persistait encore.

La maison me paraissait telle que je l'avais quittée trente-huit ans plus tôt. Sa façade hostile trahissait la rancœur et l'air ambiant semblait toujours exhaler des relents de haine.

Comment diable ma mère avait-elle pu encore vivre ici, parmi tant de chagrin et de pleurs inapaisés ?

J'avais toujours eu une clé. Ma mère m'en avait fait parvenir un exemplaire quelques années après mon départ, suite à un cambriolage les ayant obligés à changer de cylindre.

J'aurais pu m'y présenter un jour, guetter le départ de mon père et pénétrer la demeure sans risquer de le croiser. Mais je ne l'avais jamais fait. La crainte, sans doute. Non pas celle de tomber nez à nez avec mon tortionnaire, mais bien celle de ma propre réaction s'il venait à traverser mon champ de vision. Je me connaissais calme et tempéré, mais pour être franc... je l'aurais certainement tué. De mes mains. Quoi qu'il tente. Quoi qu'il dise. Et assassiner son géniteur, même sous le coup de la folie, était quelque chose d'immoral.

De plus, il ne méritait pas que je gaspille ma vie pour lui ôter la sienne.

J'avais donc patienté que sa santé décline au point de me laisser orphelin et totalement libre de mes mouvements.

La porte eut du mal à rester silencieuse. Elle grinça avec souffrance sur ses gonds, comme pour prévenir l'imprudent d'un danger qui le guetterait derrière.

J'avançai de quelques pas. L'air était vicié. Rien ne semblait avoir été ouvert depuis des lustres. Sans m'attarder davantage, j'aérai les pièces du rez-de-chaussée puis m'engageai dans l'escalier en craignant voir ressurgir quelques souvenirs auxquels je ne m'étais pas préparé.

Je m'étais pourtant juré de ne plus jamais remettre les pieds ici. Mais le destin nous bouscule souvent. Il aime nous mettre face à nos démons, déposer sur nos routes ses pièges les plus cruels et ranimer de vieilles souffrances.

Les murs en lambris suintaient les larmes et les coups. Au-dessus de moi, le plâtre du plafond se fragmenta sous la vibration de mes pas et quelques morceaux chutèrent à mes pieds, au milieu des moutons de poussière. Tout était terriblement silencieux. La maison semblait vidée de ses souvenirs...

Comme s'ils avaient fui l'endroit.

... et aussi vide que le cercueil de mon frère.

Quelques meubles demeuraient çà et là, mais la plupart avaient été distribués lors d'une journée débarras organisée par un oncle et à laquelle je n'avais pas été convié. Le frère de ma mère m'avait au moins rassuré sur un point : le grenier, où elle entassait tout un tas de choses, ne serait pas visité.

Et c'est là-haut que je comptais me rendre.

Je passai devant la chambre parentale sans y jeter un œil, celle par laquelle les sanglots de ma mère me parvenaient, une fois seule. Je m'immobilisai un instant devant l'escalier menant aux combles. Me retrouver seul ici, dans cette maison qui me semblait à présent inconnue, me procurait un sentiment d'inconfort. Mais avant que ma conscience ne se voie agrippée à la gorge, j'avais déjà gravi les marches.

Le grenier était vaste et, contrairement à l'idée que je m'en étais faite, parfaitement éclairé. Mon père avait certainement dû l'aménager en luminaires sur ordre de ma mère. Pourtant, il y régnait une atmosphère pesante, un air saturé de poussière centenaire et un silence trop marqué qui finirent par me pousser au malaise.

J'évoluai avec précaution au milieu d'affaires plus ou moins attirantes : un vieux vélo tapissé de toiles d'araignées, des dizaines de tableaux sans valeur, deux télévisions à tube cathodique bonnes pour la casse, des tapis enroulés, des canapés dont les années avaient rogné le tissu et d'où grouillaient tout un tas de petites choses, comme si un conglomérat d'insectes y avait élu domicile, et des sacs remplis de vieux habits cernés d'un halo de mouches à l'aspect carnassier. Mais surtout, des cartons, beaucoup de cartons, de toutes tailles, jamais déballés et au milieu desquels je me retrouvai rapidement cerné.

J'ignorais par où commencer et ce que j'étais venu y chercher. Mais connaissant ma mère et son amour

pour l'ordre, elle avait dû trier avec une conscience nordique mes affaires ainsi que celles de Virgile.

Je passai la matinée à ouvrir les deux tiers des cartons, à la recherche d'un indice, d'un coup de pouce qui me mettrait sur une voie. Je dénichai beaucoup d'affaires personnelles : mes livres étant gosse, mes jouets, et même ce petit sac dont je ne me séparais jamais. C'était un sac en toile que ma mère m'avait brodé, avec à l'intérieur une vingtaine de billes de toutes les couleurs. Je croyais l'avoir perdu depuis des lustres. À croire que ma mère l'avait un jour retrouvé.

Tomber sur ce fatras me ramena à une époque où les dérouillées monumentales de mon père étaient devenues notre pain quotidien.

Je repoussai ce passé avant qu'il ne soit trop présent, et enfouis le sac de billes dans la poche de ma veste.

Je retrouvai bon nombre de mes affaires mais, étrangement, pas une ayant appartenu à Virgile. Les siennes, trop voyantes et gorgées de souvenirs, avaient dû être jetées par mon père.

Je fouillai encore quelques cartons mais rien. Tout semblait avoir disparu. Comme si, avec le temps, elles s'étaient faufilees sous les plinthes tels des cloportes et avaient repris leur liberté.

J'avais du mal à admettre que mes parents n'avaient rien conservé de mon frère. Je tombais certes sur quelques jouets à lui, mais ce n'étaient que des babioles oubliées qu'ils avaient cru miennes. Sa présence dans cette maison et ce grenier semblait avoir été chassée de la plus vile des manières, et je me retrouvai vite seul à me remémorer sa voix, son sourire, ses rires.

J'allais redescendre lorsque mes yeux s'attardèrent sur une grande armoire qui n'était pas plaquée à la paroi. En jetant un œil à l'arrière, je dénichai une vieille malle dissimulée sous une montagne de cartons.

Piqué d'une pointe d'espoir, je la tirai avec force et l'ouvris. Mes yeux ne purent s'empêcher de s'écarquiller. Elle renfermait ce que ma mère était parvenue à dissimuler durant toutes ces années, et à sauvegarder d'un père tyrannique : les affaires de Virgile !

Je passai en revue le contenu. J'y trouvai ses livres d'école, ses cahiers de notes, ses jouets les plus précieux, sa peluche fétiche et, plus important que tout, des photos de lui... ainsi que des dizaines de coupures de journaux.

J'étais conscient de trouver là un trésor. Les preuves d'un passé occulté par des parents incapables d'affronter la douleur. Le déni absurde et monstrueux dans lequel ils s'étaient emmurés et auquel j'avais été confronté après sa disparition.

Ma mère avait finalement conservé, à l'insu de mon père, les plus intimes affaires de Virgile, dans l'espoir, je suppose, que je les trouve un jour et que j'entame les recherches qu'elle n'avait jamais pu commencer. Je réalisai que le besoin de faire la lumière sur la disparition de mon frère demeurait aussi en elle, mais avec le temps, son mari avait muselé ses espoirs. Je sentis soudain cette charge peser sur mes épaules, comme un passage de flambeau, une tâche que je me devais de mener à bien.

Je pris une des photos dans mes mains et l'observai longuement. Elles étaient restées dissimulées dans cette malle durant près de quarante ans et le grain ainsi que les couleurs semblaient ne pas avoir déperî.

Le sourire de mon frère était intact, ainsi que son apparente joie de vivre.

Un gosse de 12 ans, en somme, comme il y en avait tant.

Un sentiment étrange m'envahit soudain : l'impression que Virgile n'avait jamais existé. Comme si, dans mon esprit d'enfant, son souvenir n'était qu'une invention. Une présence imagée qui s'était, à force de vivre

sans lui, convertie en une vague sensation d'absence, une incertitude malsaine quant à sa réelle existence.

Le cœur serré, je mis quelques photos de lui de côté et replaçai les autres dans la malle, avant de me saisir des coupures de journaux. Là aussi, mes souvenirs demeuraient confus. Je me sentis submergé par l'émotion, si bien qu'il m'était pour le moment inconcevable d'en apprendre davantage.

Il fallait que je rentre.

Que je sorte d'ici immédiatement.

Que j'enfourche mon scooter et que je roule aussi vite que possible, afin que le vent gifle mes joues et sèche mes larmes.

7

Drame à Neuchâtel : dans la nuit de vendredi à samedi, une agression s'est produite sur les rives du lac, près de l'esplanade des Jeunes-Rives. Deux frères, de 12 et 14 ans, semblent avoir été les victimes d'un déséquilibré, qui n'a pour l'heure pas encore été identifié. L'aîné a été retrouvé inconscient, il souffre de nombreuses contusions et d'une fracture à un bras, tandis que le cadet reste introuvable. Traumatisé, le frère aîné n'a pas encore pu faire profiter les autorités de son témoignage. Des recherches ont été menées durant toute la journée de samedi et se poursuivront certainement durant la nuit. La police garde espoir, tout en craignant que la brume qui sévit depuis deux semaines ne joue en leur défaveur. Toute personne étant en possession du moindre détail est priée de contacter la police au plus vite.

Neuchâtel, dimanche 18 novembre 1973.

Calé dans mon fauteuil, un verre de Jack Daniel's dans une main, l'article de presse serré dans l'autre, je fermai les yeux. Des images réapparurent. Lentement, sournoisement. Elles s'immiscèrent en moi comme le froid du nord, celui qui glace les veines et entrave les pensées. Une sensation étrange, un malaise insondable, s'empara de moi. L'émotion qui comprimait ma gorge en était certainement la cause.

Un second article, dont la date différait de quelques jours :

L'enfant a été retrouvé inconscient sous un buisson, près des rives, non loin du musée d'art et d'histoire. La brume, si épaisse la veille, l'a sûrement sauvé de l'agresseur.

De vagues souvenirs réapparurent furtivement. Des ressentis aussi : l'oppression, la peur et le froid. Des coups, puis le goût âpre et métallique du sang dans ma bouche. La chute, une douleur cuisante aux genoux, puis des sons. Un rire diabolique d'abord, venu des rives du lac. Aussi léger et lointain que la brise un matin d'hiver. Puis des cris aussi, plus en amont. Ceux de mon frère, et ceux de l'autre, de cet homme qui ne serait jamais identifié.

J'ignore où l'on m'avait véritablement retrouvé. Même les médias semblaient confondre rumeurs et faits. Ma seule certitude, alors, était que souvent, le diable exigeait des sacrifices, mais que parfois Dieu aussi. J'étais sauf, mais pas Virgile. Seule une de ses chaussures avait été retrouvée.

Mon frère avait comme... disparu. Sans laisser la moindre trace.

Quant à moi, les médias avaient cru bon de me surnommer « Celui que la brume avait épargné... ». Je pense aujourd'hui que cette brume m'avait plutôt

anéanti et qu'elle aurait mieux fait de me prendre avec lui.

Avec le temps, l'image de Virgile s'estompait dans ma tête. Les traits de son visage devenaient toujours plus flous, et ça me rendait malade.

Je passai l'après-midi et une partie de la soirée à relire les articles de journaux. Peu à peu, les événements s'imbriquèrent, les souvenirs prirent place et tout me parut soudain trop vif, injuste et odieux.

Je me mis à revivre les jours précédant le drame. L'année de *la grande brume*, période cauchemardesque qui avait duré près de neuf semaines et que tous avaient fini par nommer ainsi. Dans toute la région, autour du lac et dans ses hauteurs, un brouillard épais était apparu un matin. J'avais cru au départ à un événement naturel ; il était banal, durant les dernières semaines d'automne, d'observer une brume matinale se former lorsque l'air froid était emprisonné par de l'air chaud. Mais ce brouillard-là semblait différent des précédents ; habituellement cantonnée au pied des montagnes, elle s'était invitée jusqu'au sommet de Chaumont, à près de mille deux cents mètres d'altitude, avait recouvert toute la région et fait de nous ses prisonniers. Elle était épaisse, poisseuse et semblait l'œuvre du diable.

La brume gorgeait d'air vicié les poumons des imprudents, cachait toute vue à plus de cinq mètres, jouait avec les nerfs et stimulait l'imagination de chacun, ce qui avait eu pour effet de réveiller les pires craintes enfantines.

Très vite, les rues avaient été désertées, et quelques véhicules abandonnés sur les routes. Les limitations de vitesse avaient été réduites et les autorités avaient incité les conducteurs à ne prendre le volant qu'en cas d'extrême urgence.

Les habitants avaient pris pour habitude de se balader munis de lampes à huile ou de bougies, de sorte

que certains soirs, on aurait pu se croire en pleine procession catholique.

Un sentiment constant d'insécurité régnait, la peur s'éveillait en chacun, et des rumeurs se relayaient entre voisins. On parlait d'agressions, de passages à tabac, que le chaos profitait aux gredins et qu'ils pillaient tout ce qui leur était possible. L'ambiance était devenue apocalyptique, on se serait cru en pleine guerre. Les écoles avaient fermé, les gosses étaient interdits de sortie et les parents demeuraient effrayés. Il y avait des crises de panique dues à la perte de repères, de claustrophobie sévère, et certains semblaient littéralement perdre la raison. Beaucoup s'étaient constitué des réserves de nourriture, se cloîtrant chez eux les dernières semaines.

Neuf semaines à tourner en rond entre quatre murs.

Neuf semaines sans voir la lumière du soleil.

La brume était féroce et semblait vouloir tout avaler : le monde, le ciel et même nous. Mais le plus impressionnant était le silence oppressant et asphyxiant que sa présence engendrait. Elle semblait annihiler les sons. Comme si la mort elle-même nous accueillait dans son antre.

Afin d'éviter tout débordement, l'État avait pris des mesures radicales. Sur les conseils du canton, un couvre-feu avait été instauré. À partir de 20 heures, toute personne aperçue à l'extérieur sans raison valable était considérée comme un hors-la-loi.

Pourtant, malgré ce couvre-feu, Virgile avait disparu.

Car nous n'étions que des gosses.

Des gosses en recherche constante d'adrénaline et ne demandant qu'à transgresser l'autorité instaurée.

Évidemment, beaucoup ont oublié cette période ou du moins, l'ont tenté. Ils ont fini par se persuader que ce n'était peut-être jamais arrivé, évitant ainsi de voir la vérité en face et de pointer du doigt l'innommable.

J'observai ma montre. Elle indiquait 23 h 15. La fatigue me piquait les yeux, mais il me restait encore quelques articles à découvrir.

Et l'un d'eux m'apporta enfin ce que je cherchais.

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr